

Études littéraires africaines

Écriture universitaire et prophétisme

Daniel Delas



Number 36, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026341ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1026341ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delas, D. (2013). Review of [Écriture universitaire et prophétisme]. *Études littéraires africaines*, (36), 138–142. <https://doi.org/10.7202/1026341ar>

réflexion : ainsi, quelle place et quels critères pour une critique universitaire qui se définit comme précise et rigoureuse ? Existe-t-il aujourd'hui des formes d'(auto)censure qui nuiraient à la pensée et au débat dans le champ de la recherche française ? Telles sont, entre autres, les questions que posent ici Daniel Delas et François Warin.

Pour toutes ces raisons, la rédaction a décidé de reproduire ici, avec l'accord de leurs auteurs, les lettres de refus motivée que lui ont adressées Florence Bernault et Anthony Mangeon. La clarté, la précision et l'engagement intellectuel dont elles font preuve – que l'on partage ou non l'argumentation développée – parlaient en la faveur de leur publication : il nous semblait juste qu'elles puissent être lues non pas seulement par les membres du comité de rédaction, mais par tous. Nous les publions telles qu'elles ont été reçues, ayant seulement complété les références bibliographiques et en souhaitant que leur lecture soit aussi utile et stimulante au lecteur qu'elle a pu l'être à la rédaction.

■ Nathalie CARRÉ

Écriture universitaire et prophétisme

À la question : « quelle est la mission des enseignants du XXI^e siècle ? », Edgar Morin répond dans *Le Monde* du 30 octobre 2013 : « la mission de l'enseignement est de nous préparer à vivre. Or il manque à l'enseignement, du primaire à l'université, de fournir des connaissances vitales. Ainsi on n'enseigne pas ce que c'est être humain : les savoirs sont dispersés et compartimentés dans les sciences humaines et les sciences biologiques ». Achille Mbembe, professeur d'histoire et de science politique, semble vouloir répondre à la demande du philosophe et sociologue français en proposant de définir l'être humain d'aujourd'hui à partir de l'Afrique.

Vers une néo-négritude

Au cours du « cycle de réflexion » que constituent ses trois essais (*De la postcolonie*⁴, *Sortir de la grande nuit*⁵, *Critique de la raison nègre*), Achille Mbembe a en effet d'abord installé dans les anciennes colonies européennes en Afrique le moteur d'un imaginaire politique postcolonial nouveau, tel que leur histoire l'a configuré, et montré que l'approche socio-historique occidentale, captive de schémas

⁴ Mbembe (A.), *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine* [2000]. Paris : Karthala, coll. Les Afriques, 2005, 295 p. (désormais : DLP).

⁵ Mbembe (A.), *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*. Paris : La Découverte, 2010, 254 p. ; p. 224. (désormais : SGN).

pauvres et autocentrés – l’occidentalo-centrisme –, était impuisante à le prendre en compte, restant aveugle au basculement des représentations qui s’opère désormais partout ailleurs qu’en Occident. Si l’on veut sortir du « long hiver impérial » français, de « la grande nuit » (titre de son second essai), Mbembe pense qu’il faut prendre en compte l’expérience africaine, son mûrissement dans son combat contre l’idéologie occidentale, colonialiste, raciste et impérialiste, et son épanouissement d’aujourd’hui en un afropolitisme caractérisé par la dispersion et la circulation généralisées :

l’Afrique ne constitue plus un centre en soi. Elle est désormais faite de pôles entre lesquelles il y a constamment *passage*, circulation et fraying. Ces pôles courent les uns après les autres et se relaient. Ils forment autant de régions, de nappes, de gisements culturels dans lesquels la création africaine ne cesse de puiser (SGN, p. 224).

Son troisième essai, *Critique de la raison nègre*, ne cherche pas à vérifier ou corriger tel ou tel aspect des affirmations des deux précédents, mais poursuit sur la base du parcours ainsi déjà tracé – les mêmes penseurs sont sollicités –, avec la volonté affichée d’en généraliser les formulations, voire de les radicaliser en les élargissant au monde entier. Ceci est dit dès le départ puisque l’ouvrage s’ouvre significativement sur le futur, par une introduction intitulée « Le devenir nègre du monde ». La thèse est la suivante : s’il est vrai que la race a été l’opérateur premier – « catégorie originaire, matérielle et fantasmatique » (CRN, p. 11) – du déroulement de l’histoire d’un monde dominé par l’Occident, le néo-libéralisme contemporain mondialise aujourd’hui la condition de colonisé. Les nègres africains étant pour Mbembe les colonisés et les racialisés par excellence, il convient donc bien de parler d’un « devenir nègre du monde », un monde soumis aux lois du capitalisme et aux obscures énergies nées du désespoir, le même pour tous les opprimés, quelle que soit la couleur de leur peau.

Pour la première fois dans l’histoire humaine, le nom Nègre ne renvoie plus seulement à la condition faite aux gens d’origine africaine à l’époque du premier capitalisme [...]. C’est cette fongibilité nouvelle, cette solubilité, son institutionnalisation en tant que nouvelle norme d’existence et sa généralisation à l’ensemble de la planète que nous appelons *le devenir-nègre du monde* (CRN, p. 16-17).

L'être humain dont vous souhaitez qu'on l'enseigne, semble répondre Mbembe à Morin, le voici, c'est l'être nègre (ou vaut-il mieux écrire : l'être-nègre ?).

Ce double mouvement d'élargissement et de réduction définit-il un nouvel universalisme ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que le titre choisi pour ce troisième recueil est un clin d'œil ironique à une « raison pure » de Kant, jugée désormais inefficace et remplacée par une raison nègre dont le cheminement est décrit en termes « cliniques » dans un chapitre particulier, raison déraisonnante selon les critères kantien (souvenons-nous de Césaire clamant dans le *Cahier d'un retour au pays natal* : « parce que nous vous haïssons vous et votre raison »), mais ouverte à tous les questionnements.

Le mouvement de la pensée de Mbembe, celui d'une marche toujours plus outre, n'est pas sans rappeler celui d'Édouard Glissant dans sa marche vers le Tout-monde (ou Chaos-monde) mu par une créolisation généralisée : « j'appelle Chaos-monde le choc actuel de tant de cultures qui s'embrasent, se repoussent, disparaissent, subsistent pourtant, s'endorment ou se transforment, lentement ou à vitesse foudroyante »⁶. Les prophétismes de Mbembe et de Glissant ont en commun la volonté d'ouvrir à (de « déclore », comme dit joliment Mbembe) un monde nouveau que définirait fondamentalement son expansion continue. Ils diffèrent toutefois fortement sur deux points : d'abord Glissant proclame certes son attachement au chaos, à l'errance et au concert des langues, mais il se refuse à se détacher du lieu propre de la voix, lieu singulier : « l'errance, dit-il, c'est cela même qui nous permet de nous fixer »⁷, tandis que la néo-négritude de Mbembe ne le pousse pas à creuser ce qu'est la condition nègre en tel ou tel lieu, mais bien plutôt à la diffracter dans une mondialité de misère et d'exploitation. Tous les hommes sont nègres parce que tous les hommes sont exploités, aliénés, laissés à l'abandon : « on pourrait dire que le racisme aujourd'hui est un racisme sans race [...] Le sous-prolétaire chinois est un nouveau nègre », a récemment déclaré Mbembe dans un entretien⁸. Le terme « nègre », ainsi déconnecté du terme « noir » et de l'Afrique, prend la place occupée au temps du marxisme par « prolétaire » : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », et Mbembe relaie ainsi Marx et Engels pour un nouveau manifeste des opprimés.

⁶ GLISSANT (Édouard), *Traité du Tout-monde. Poétique*, IV. Paris : Gallimard, 1997, 261 p. (prière d'insérer).

⁷ GLISSANT (Éd.), *Traité du Tout-monde, op. cit.*, p. 63.

⁸ <http://www.rue89.com/2013/10/27/achille-mbembe>

Écritures du devenir

Les pages où se déploie ce tableau d'apocalypse sont très inspirées et soutenues par un rythme enlevé qui progresse volontiers par doublets ou triplets lexicaux. Ainsi en ne considérant qu'une seule page (*CRN*, p. 67), après une citation de Fanon, le maître à penser et à écrire, Mbembe progresse-t-il par concaténation : « cette coque et ce chancre »... « blessure vive qui, ronge, dévore et détruit »... « une carcasse », ce qui reste du corps après qu'il a été « dépecé ou décharné »... un processus qui obéit à une triple logique « d'ossification, d'empoisonnement et de calcification ». Chaque mot semble soupesé et lié à ses compagnons par des règles de pesanteur rythmique et isométrique qui entraînent le texte toujours plus avant, dans un mouvement poétique conquérant.

Ceci poursuit un projet d'écriture déjà présent dans l'avant-propos à la seconde édition de *De la postcolonie*. Il lui fallait, dit-il, après avoir expliqué que son livre « s'efforce de penser *avec* et *contre* Fanon », ne pas se contenter comme celui-ci d'un jaillissement de pensée « aux allures de mystère orgiaque – un rite à la fois d'initiation, d'expiation, de désintoxication et de purification, un moment d'illumination » (*DLP*, p. XV). Pour échapper à la sidération fanonienne de « donner la mort », il explique dans *Critique de la raison nègre* qu'il a tenté de mettre en place une « politique de la vie » et de trouver « une manière de dire cette épreuve de la responsabilité et une langue pour en saisir le pouls » :

J'ai essayé de l'accomplir par le biais de raccourcis, de répétitions, d'inventions, une manière de raconter qui fait usage tant de souvenirs et de digressions que de phrases qui se voudraient claires, « scientifiques », alignées les unes à la suite des autres (*DLP*, p. XVIII).

Mbembe s'est donc pensé dès le départ comme écrivain. D'ailleurs l'exergue de *Sortir de la grande nuit* est emprunté à Saint-John Perse chantant « ceux qui campent chaque jour plus loin du lieu de leur naissance », et celui de *Critique de la raison nègre* à Césaire, le Césaire radical du *Discours sur le colonialisme*.

Dans cet essai, c'est encore et plus que jamais Fanon qui reste la référence majeure de la pensée et de l'écriture d'Achille Mbembe. Écrire *avec* lui ou *contre* lui est une thématique récurrente, on l'a vu, dans tous ses essais. Fanon se voulait prophète parce qu'il pensait que l'évocation des changements profonds que la guerre révolutionnaire allait produire dans le peuple algérien cristalliserait l'enthousiasme des moudjahidines, ce qu'il dit clairement dans le célèbre

chapitre de *L'an V de la révolution algérienne* intitulé « L'Algérie se dévoile ». Quoiqu'il ne soit combattant dans aucune guerre précise, Achille Mbembe manifeste pourtant le même prophétisme visionnaire que Frantz Fanon, tout en se revendiquant de disciplines scientifiques reconnues et de prestigieux titres universitaires. Peut-on jouer et gagner en misant sur deux tableaux aussi éloignés l'un de l'autre, voire opposés ?

■ Daniel DELAS

